DISPUTOSUM, masc. *dispütö*, fem. *dispütuér*,
MENTOSUM, " *mĕ̃tö*, " *metuér*.

All other adjectives, which, in the masc. end in *ö* and come from Latin adjectives in -ŌSUM form their fem. in the same way. This termination *-uér*, in words like those given above, is a new fem. formative adopted by the patois. It did not exist in the O. Pic. which made use of *-öz* and *-ęręs*.

masc.	*marmuzü*,	fem.	*marmüz*,
"	*maladjü*,	"	*maladjüz*,
"	*pusjü*,	"	*pusjüz*,
"	*kræ̌tjü*,	"	*kræ̌tjüz*,
"	*najü*,	"	*najüz*.

All these forms have followed the analogy of adjectives from the Latin termination -ŌSUM in the formation of the fem., and the fems. are all new formations in the patois.

There are some new formations of adjectives and prepositions. Such are: *luĕ̃t* from *luĕ̃*; *bjęt* from *bjĕ̃*; *avãt* from *avã*.

Comparison.—The superlative absolute does not exist except in *grãdézim*. This was very common in O. Pic. and in the other O. Fr. dialects. 3 This is the only absolute superlative from the Latin termination -ISSIMUM which survives in the patois number.—The plural is formed similarly to that of the substantive, but the *s* of the plural is pronounced before a following vowel, e.g., *še grãz ab*. Some words ending in *-al* are the same in the plural as in the singular: *münïsipal*, *žénéral*, *brütęl*. This is due to the popular tendency to introduce uniformity in the treatment of all words of a certain class. Since the majority of words do not change for number, the few which formerly did change are following the same law as the majority. These words are all from Latin adjectives ending in -ALEM, and in the plural in O. Pic. a parasitic *u* was developed before the *l*, which then fell. Hence it is not the survival of a plural, but simply the extension of the rule for the plural, to this class of words.

T. LOGIE.

Williams College.

3 HAMMESFAHR, 'Zur Comparation im Altfranzösischen,' p. 22.

*LES CONTEURS FRANÇAIS DU XIX*e *SIÈCLE—GUY DE MAUPASSANT.—JEAN RAMEAU.*

UN genre de littérature qui depuis une dizaine d'années semble avoir pris une place prépondérante en France est celui des histoires courtes. Le conte est chez nous un genre national, il convient essentiellement au caractère vif et spirituel du Français, et c'a été avec une vraie sensation de soulagement qu'après la fatigue des romans interminables, nous avons vu revivre ces courts récits si sveltes d'allure, si gais d'expression, si aisés à lire. Sont-ils du reste autre chose que la continuation de certains écrivains du Moyen-Age et de la Renaissance.—Un des premiers à les faire revivre a été GUY DE MAUPASSANT, et depuis, bien des noms sont venus se grouper à côté du sien. Des hommes d'une grande valeur parmi les jeunes comme parmi leurs aînés ont cédé au plaisir de narrer; ANDRÉ THEURIET, JULES LEMAÎTRE, ARMAND SYLVESTRE, JEAN RAMEAU, voire même le grave JULES SIMON, sont au nombre de ces charmants conteurs. Que des œuvres d'aussi peu d'importance n'aient aucun droit à l'immortalité nous en convenons sans peine, mais on ne peut nier, d'un autre côté, que les colonnes de certaines revues et les numéros littéraires de certains journaux quotidiens comme le *Figaro* et le *Gil Blas* n'aient fait passer à leurs lecteurs maintes heures délicieuses.

On pourrait peut-être reprocher à GUY DE MAUPASSANT de bâtir toutes ses historiettes sur le même plan. Tout l'intérêt du récit, se concentre dans une ou deux lignes, quelquefois même dans un ou deux mots, et il faut presque toujours lire le conte tout entier pour voir où il veut en venir. Pour n'en citer qu'un exemple, voyons ce qu'est son œuvre intitulée "La Parure." Une fille pauvre et ambitieuse a épousé un modeste employé du Ministère de l'Instruction Publique, M. Loisel; elle aime le monde mais est obligée de renoncer à tout plaisir, la position de fortune de son mari ne lui permettant de s'offrir ni toilettes ni bijoux. Un jour cependant voici qu'au retour du bureau son époux, lui remet une invitation à assister à un bal qui va être donné au Ministère. Après une discussion assez longue on convient

d'acheter une robe de soirée; mais, une difficulté se présente: Madame Loisel ne possède pas le moindre petit joyau. Elle emprunte à Mme Forestier, une amie plus favorisée de la fortune, une magnifique rivière de diamants. Au bal succès sans égal, l'heureuse femme se voit fêtée, entourée de tout le monde et pendant une soirée au moins elle savoure avec délice l'ivresse que donne toujours à la femme la certitude de savoir qu'elle a éclipsé ses rivales. En retournant, elle perd la parure et, sans aviser Mme Forestier du malheur qui lui est arrivé, elle consacre toutes ses économies et contracte même des dettes pour en acheter une autre qu'elle reporte à son amie qui ne se doute même pas que le bijou qu'on lui rend n'est pas celui qu'elle a prêté. Pendant huit ans, elle et son mari travaillent pour le payer et quand, après avoir passé les plus belles années de sa vie à réparer le mal involontaire qu'elle a causé, elle rencontre Mme Forestier, et lui raconte son aventure, cette dernière de s'écrier: "Mais, ma pauvre amie, ma parure était fausse, elle valait tout au plus 500 francs." —Et le joyau rendu par la femme le l'employé au Ministère coûtait . . . 40,000 francs!

Un autre écrivain qui a su se créer une situation enviable dans le monde des conteurs, c'est JEAN RAMEAU. Il est né à Gaas (Landes) en 1858. Jeune entre les jeunes, il a déjà conquis glorieusement sa place au soleil. Enfant du midi, il possède au plus haut point cette puissance d'imagination, cette couleur d'expression qui caractérisent ses compatriotes, et, quand il nous dépeint le "pays cher que les Pyrénées bordent au sud comme une barrière de marbre bleu," on sent comme un souffle d'en haut qui passe sur lui et lui donne la faculté de décrire d'une manière captivante les campagnes ensoleillées et les montagnes bleuâtres qui lui tiennent si fort au cœur.

Luc Laborde est un jeune laboureur dont les greniers plient sous le poids des moissons. Près de sa maison qui est tournée vers le soleil, pousse un pin parasol dont les branches s'élèvent à une altitude de vingt-cinq mètres. Cet arbre, c'est le protecteur de la maison; c'est lui qui, au dire des paysans superstitieux, garde la maisonnée des influences mauvaises. Ce pin a été planté, il y a des centaines d'années par un Laborde. Dès que Luc a ouvert les yeux il l'a vu; enfant il a joué sous son ombre et il espère bien que pendant de longues générations les enfants de ses enfants et de ses petits-enfants, continueront à le respecter et à l'aimer. Mais voici qu'un nouvel habitant arrive au village, c'est un étranger qui parle français; il a une fille et voilà (Oh! pauvres cœurs que nous sommes) que Luc devient amoureux de cette demoiselle Louise. Il demande sa main à son père, qui la lui accorde à une condition; c'est que Luc donnera à Cazade (c'est le nom du charpentier nouvellement arrivé) la permission de couper ce "grand nigaud de pin" qui, dit-il, fait de l'ombre sur son verger et renverse son mur de clôture. A cette proposition Luc bondit: jamais, non jamais il ne permettra qu'on porte une main sacrilège sur l'arbre tutélaire qui depuis de longues années étend sur sa demeure sa bienveillante protection. Mais voici qu'un soir Luc voit un jeune homme qui entre chez Cazade, un soir aussi il entend dans le verger le bruit d'un baiser. Mordu au cœur par le démon de la jalousie il se précipite chez son voisin: "prenez le pin, dit-il, je vous l'abandonne."—Mademoiselle Louise est devenue Madame Laborde, une jolie petite fille lui est née et tout marche à souhait, mais tout-à-coup une rumeur se répand dans le pays: le choléra a fait son apparition en Espagne. Luc terrifié à l'idée que son vieil arbre n'est plus là pour purifier l'air des miasmes pestilentiels en répandant autour de lui sa vivifiante odeur résineuse, court chez son beau-père et lui dit: "Donnez-moi des planches du Pin j'en veux faire un lit qui nous protégera du choléra." "Je n'en ai plus," répond Cazade, "voici ce qui m'en reste," et il montre à son gendre quelques planches desquelles il est en train de faire une boîte longue.—"Et vous en faites"? dit Laborde.—"Tu vois bien, un cercueil." "Vingt-quatre heures après, on mettait le dernier Laborde dans cette boîte.—Le choléra, dit le médecin. Mais on n'en a rien cru, là-bas, dans le pays cher que les Pyrénées bordent au sud, comme une barrière de marbre bleu."

N'est-ce pas ravissant de simplicité? Il me semble que rien au monde n'est plus charmant; "et si parva licet componere magnis," j'éprouve plus de plaisir à lire de courtes

histoires comme celle-ci, que les grands romans soi-disant psychologiques qui fatiguent et ennuient.

Souhaitons donc bonne chance et bon courage aux conteurs. Qu'ils continuent à donner libre carrière à leur imagination et à nous fournir pour les soirs d'hiver

"Quand la pluie à déluge au long des toits ruisselle,"

et que nous restons au coin du feu, leurs attachants récits qui nous font oublier les heures; et disons avec le vieil HORACE que le jour où les contes sont revenus à la mode est "albo dies notanda lapillo."

C. FONTAINE.

Washington, D. C.

OLD-HIGH GERMAN TEXTS.

The Monsee Fragments. Newly collated Text with Introduction, Notes, Grammatical Treatise and exhaustive Glossary and a Photo-lithographic Facsimile. Edited by GEORGE ALLISON HENCH, Ph. D., sometime Fellow of the Johns Hopkins University. Strassburg: K. J. Trübner, 1890. 8vo, xxv, 212 pp. M. 5—.

THE Old-High German 'Monsee Fragments' were published for the first time in 1834 under the name of 'Fragmenta Theotisca' by STEPHAN ENDLICHER and HOFFMANN VON FALLERSLEBEN. A second revised edition, by MASSMANN, appeared in 1841. As both of these books are out of print, and as the fragments belong to the oldest and most important remnants of Old-High German, a new edition might have been expected within the half century which has since passed; the more so, as in 1873 two additional leaves of the MS. were discovered or rather re-discovered, by FRIEDLÄNDER. Dr. HENCH now furnishes us with an edition of the Old-High German fragments together with their Latin equivalents, and he has accomplished his task with so much accuracy and ability, that he may expect to have his work received with general and warm appreciation.

The Monsee fragments are the remnants of a manuscript, which contained in Latin and Old-High German the Gospel of S. Matthew together with several homilies by S. Augustin and others, and some other theological writings; e. g., ISIDOR's treatise 'De fide catholica contra Judaeos.' The manuscript was written in the monastery of Monsee early in the ninth century. But at some time during the fifteenth century it was cut up into single leaves, and most of the leaves into narrow strips, and these were used for binding other codices. In the beginning of the eighteenth century two of these leaves went to Hanover, where they are preserved in the Royal Library; the rest, with the whole Monsee library, were afterward transferred to Vienna and incorporated in the Imperial Library.

Dr. HENCH's edition is based upon a new comparison of the MSS. at Hanover and Vienna. As these MSS. have several times been most carefully examined by various scholars, little chance might seem to have been left for a new editor to secure any additional readings. Still Dr. HENCH has succeeded in finding, for example, remnants of five additional lines at the beginning of frg. 36, and in reading three full lines, instead of the half lines hitherto read, at the beginning of frg. 36. The cases in which he has improved the text by ascertaining the reading of single letters and words are so numerous that they cannot be mentioned here in detail. There is, indeed, scarcely a single one among the numerous fragments whose appearance has not gained by his patient and skilful revision.

The text is accompanied by notes containing the various readings of the former editions, and giving a detailed account of the cases in which partially preserved letters were received into the text. Every stroke and trace of a damaged letter has been examined and recorded by the editor, with the most minute attention, including letters not preserved on the parchment, but on the book lids from which the fragments were detached.

The nicely executed photo-lithographic facsimile (in reduced size) of one of the Hanoverian leaves (frg. 7), which adornes the book, enables us to carry on a partial comparison of the text, as restored by Dr. HENCH, with the original. The principles, according to which he has rendered the latter, are stated by him on p. xxv of his introduction. They are in his own words: